

Article

« Faut-il changer la fin du roman de Proust ? »

Jean Milly

Études françaises, vol. 30, n° 1, 1994, p. 15-40.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/035931ar>

DOI: 10.7202/035931ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Faut-il changer la fin du roman de Proust?

JEAN MILLY

La publication en 1987 d'une nouvelle *Albertine disparue*¹ a considérablement modifié le champ des éditions de l'œuvre proustienne, en soulevant la question de la validité des trois dernières parties du roman. On savait certes que, publiées de façon posthume, elles n'avaient pas été revues par l'auteur², comportaient des incohérences de noms et d'événements, des raccords mal faits et des additions mal intégrées, mais on s'en accommodait grâce au travail de toilettage des éditeurs successifs et, surtout, on ne remettait pas en question le plan adopté depuis la première édition et qui paraissait garanti par les cahiers du manuscrit «au net» (si optimiste que fût cette appellation pour des pages souvent très surchargées).

De ce qui venait chronologiquement à la suite des cahiers manuscrits écrits en 1915-1916, on connaissait jusque-là, pour *la Prisonnière*, trois dactylographies successives, dont la dernière était intitulée, de la main de Proust: *la Prisonnière (première partie de Sodome et Gomorrhe III)*; et, pour le volume suivant, une seule dactylographie, dont le titre, *Albertine disparue*³, les sous-titres et les corrections étaient dus au docteur Robert Proust, frère de l'écrivain, à Jacques Rivière et à quelques autres personnes, mais non à l'auteur. Cette dernière

1. Marcel Proust, *Albertine disparue*, édition originale de la dernière version revue par l'auteur, établie par Nathalie Mauriac et Étienne Wolff, Grasset, 1987.

2. Mort le 18 novembre 1922.

3. La première édition NRF donnait aussi ce titre, sans qu'on l'eût vu apparaître sur aucun document autographe. La première édition de la Pléiade (1954) revenait à celui de *la Fugitive*, que Proust avait d'abord choisi puis abandonné. Les suivantes flottaient entre les deux.

dactylographie, qu'on date de l'été 1922 et sur laquelle avait été établie l'édition originale, en 1925, comme la plupart des suivantes, était une copie des cahiers manuscrits (n° XII à XV), mais avec un certain nombre de différences (additions et suppressions) mal expliquées. On connaissait aussi l'existence d'un article de Proust, « À Venise », publié en décembre 1919 dans le n° 4 d'une éphémère revue de luxe, *Feuillets d'art*, et qui reprenait, très partiellement, le passage sur Venise du manuscrit, en éliminant ce qui concernait Albertine et parfois la mère du héros, et faisait un certain nombre d'allusions nouvelles à l'actualité politique et militaire de 1919. La toute dernière partie du roman s'articulait directement, dans les cahiers (n° XV à XX), sur cette *Albertine disparue*, sans coupure ni nouveau titre, ce qui avait entraîné entre les diverses éditions des divergences sur l'endroit où il fallait la faire commencer : on devait l'intituler *le Temps retrouvé*, d'après les indications fournies par l'écrivain pour son dernier volume. Il n'existait aucune dactylographie de cette partie : seul le manuscrit, fort mal préparé, allait guider les éditeurs.

Le nouveau texte d'*Albertine disparue*, publié par Grasset au moment même où paraissaient plusieurs nouvelles éditions de la *Recherche* ne pouvant tenir compte de son existence, avait été découvert en 1986 par Claude Mauriac dans les archives familiales après la mort de Suzy Mante-Proust⁴. C'était celui d'une autre dactylographie, abondamment corrigée par Marcel Proust en personne, manifestement très peu de temps avant sa mort, et portant en plusieurs endroits, de sa main, le titre d'*Albertine disparue*. Fait extraordinaire, l'écrivain avait enlevé ou biffé environ les deux tiers des feuillets, et ne laissait subsister que deux courts chapitres⁵, soit 135 pages, correspondant au début du récit (la fuite d'Albertine, les tentatives pour la rappeler, sa mort, les débuts du chagrin) et à l'épisode de Venise. En revanche, il avait procédé en certains endroits à des additions, parfois longues. La dactylographie antérieurement connue apparaissait, après examen, comme un double de celle-ci, mais arrangé par les premiers éditeurs : ils y avaient rétabli les passages supprimés dans la copie originale, tout en maintenant les additions nouvelles, avaient découpé, de leur propre initiative, quatre chapitres

4. Voir Claude Mauriac, chap. IV, « Albertine retrouvée », *L'Oncle Marcel*, Grasset, 1988.

5. Il s'agit d'un découpage fait tardivement et à la main par Proust, sur la copie qui n'en comportait pas. Le manuscrit ne présente, lui, aucune subdivision en chapitres. Voir Nathalie Mauriac Dyer, « Les mirages du double. *Albertine disparue* selon la Pléiade (1989) », *BMP*, n°40, 1990, pp. 117-153.

dans un texte initialement continu et avaient fait les raccords permettant de continuer par *le Temps retrouvé* et de donner une édition complète du roman.

Cette publication de Grasset jeta l'embarras parmi les autres éditeurs, et les chercheurs se mirent en campagne pour découvrir d'autres indices et échafauder des hypothèses interprétatives. Leurs travaux ont donné lieu à de nombreux articles, notamment dans le *Bulletin Marcel Proust*, depuis 1988⁶ ; il importe d'en indiquer les grandes orientations. L'une des hypothèses, présentée par Anne Chevalier dans le quatrième volume de la nouvelle édition de la Pléiade, a rapidement été contestée : selon elle, Proust aurait travaillé simultanément sur les deux dactylographies en vue de la première édition. Mais, en réalité, toutes les corrections manuscrites de la dactylographie connue la première (le double) sont dues à d'autres mains que celle de Proust, qui n'est donc intervenu que sur l'autre et lui a ainsi conféré l'authenticité. D'un autre côté, nous pouvons voir se dégager un consensus (entre Anne Chevalier, Nathalie Mauriac, Pierre-Edmond Robert, moi-même) pour reconnaître l'intention, manifestée dans plusieurs documents par Proust comme par les éditeurs de la NRF, de publier un *Sodome et Gomorrhe III* en deux parties, *la Prisonnière* et *Albertine disparue*, puis une suite de la série des *Sodome et Gomorrhe* en un ou plusieurs volumes, précédant *le Temps retrouvé*. Cette suite aurait dû, théoriquement, permettre à Proust de réemployer les longs passages supprimés lors de sa dernière intervention ; mais plusieurs d'entre eux (comme les recherches poursuivies pour connaître le passé d'Albertine) ne paraissent pas utilisables dans la nouvelle organisation, après le nouvel épisode de Venise.

À partir de là se sont développées deux hypothèses nettement opposées et incompatibles. Selon la première, la dactylographie récemment retrouvée (appelons-la « dactylographie Mauriac » pour simplifier) est la préparation d'un extrait en prépublication destiné aux *Œuvres libres*⁷. Ce point de vue, suggéré par P.-E. Robert, admis par Haruhiko Tokuda, proclamé et développé par Giovanni Macchia, permet de s'en tenir à l'édition ancienne d'*Albertine disparue* et de considérer l'existence de la « dactylographie Mauriac » comme un épiphénomène. Il s'appuie sur l'existence de deux longs extraits, à peu près de la même dimension que l'*Albertine disparue* abrégée, que Proust a donnés précédemment à cette revue : « Jalousie » (paru en 150 pages dans le numéro de novembre 1921, et tiré

6. Voir à la fin la bibliographie.

7. Cette revue, dirigée par Henri Duvernois, offrait à ses lecteurs de larges condensés d'œuvres encore inédites.

de *Sodome et Gomorrhe*) et «Précaution inutile» (127 pages, tirées de *la Prisonnière*, publiées en février 1923, mais envoyées par Proust de son vivant). Macchia se fonde également sur une lettre dans laquelle Proust envisage en juillet 1921 de donner à cette revue, en plusieurs livraisons, une sorte de roman d'Albertine, et sur l'âpre controverse qui l'oppose à ce propos à Gaston Gallimard et à Jacques Rivière : ces derniers tentent vivement d'empêcher ce qu'ils considèrent comme une concurrence, mais Proust leur résiste victorieusement. À sa mort, la NRF aurait, selon Macchia, subtilisé la dactylographie de l'extrait (auquel aurait dû s'appliquer exclusivement le titre d'*Albertine disparue*) et édité l'autre copie, seule destinée au roman.

L'autre hypothèse, soutenue par Nathalie Mauriac Dyer, l'éditeur d'*Albertine disparue* chez Grasset, est que la «dactylographie Mauriac» est véritablement la version définitive d'*Albertine disparue*, résultat, dans sa brièveté, d'un changement d'orientation de Proust à la fin de sa vie : en faisant, dans une addition, mourir la jeune fille au bord de la Vivonne (indice qu'elle se serait réfugiée là pour retrouver M^{lle} Vin-teuil et son amie), il voudrait donner à l'épisode d'Albertine une fin «fulgurante» en faisant découvrir de façon certaine et beaucoup plus précoce au héros l'homosexualité de son amie, ce qui rend inutiles les longues recherches sur son passé. *Albertine disparue* représente donc la deuxième partie, brève (comme l'était par exemple *Sodome et Gomorrhe I* à la fin du volume de *Guermantes II*), de *Sodome et Gomorrhe III*. Les matériaux ôtés auraient dû être repris ultérieurement dans un *Sodome et Gomorrhe IV*. L'autre version, celle des cahiers de manuscrit au net, correspond au projet antérieur et abandonné d'une *Fugitive* plus développée. Nathalie Mauriac Dyer s'appuie sur des indications de régie portées par l'écrivain lui-même dans sa dactylographie corrigée, sur sa correspondance avec les éditeurs et sur l'inauthenticité de l'autre dactylographie. Ainsi, Proust écrit après le titre *Albertine disparue* : «suite du roman précédent la prisonnière», et, au moment où il hésite sur l'endroit de la fin, il fait porter en marge par sa gouvernante Céleste Albaret (qui lui sert de copiste) une note indiquant, entre autres, «si M. Gallimard aime mieux avoir un volume plus long». Il est évident qu'un «roman» ou un «volume» ne sont pas des extraits pour une revue, et que Gallimard, éditeur de la NRF, ne saurait être confondu avec Duvernois, directeur des *Œuvres libres*.

L'hypothèse reprise et amplifiée par Giovanni Macchia a donc fait l'économie d'un examen du manuscrit, qui la contredit. Par ailleurs, le titre *Albertine disparue*, étant celui du roman, n'a pu être donné également à un extrait pour les

Cœuvres libres, car dans les deux extraits qu'il a déjà donnés à cette revue, Proust a changé le titre pour éviter la confusion. S'il semble avéré par la correspondance que Proust a bien songé à donner par morceaux à Duvernois, qui les payait bien, ce qu'il appelle le « roman d'Albertine », il précisait « jusqu'à sa mort » (celle du personnage) et non au-delà, ce qui exclut l'épisode de Venise. Et, surtout, les dernières correspondances de l'écrivain avec la NRF comme avec Duvernois le montrent uniquement préoccupé de donner à ce dernier un extrait de *la Prisonnière*, et dans la totale incapacité de lui en donner davantage car il se dit presque mourant, et il l'est en réalité⁸. La « dactylographie Mauriac » est bien le dernier avant-texte authentique du roman *Albertine disparue*. De plus, s'il en était autrement, quel serait le document authentique, puisque l'autre dactylographie n'est qu'un double non corrigé par l'auteur ? La date de la dernière intervention de Proust, que l'on peut situer entre le 7 et le 17 novembre 1922⁹, et son état de santé ne laissent place à aucune possibilité de rédaction d'une autre version. Seuls sont connus quelques griffonnages sur une enveloppe, dont nous parlerons plus loin, et ils peuvent être considérés comme l'embryon d'une suite adaptée à la « dactylographie Mauriac ».

Il faut donc reconnaître que l'hypothèse, si brillamment développée soit-elle, de Giovanni Macchia, ne résiste pas à l'épreuve des faits. Le critique a été qualifié d'« impeccable détective littéraire » par une de ses admiratrices¹⁰, ce qui impliquait donc de sa part, comme dans tout bon roman policier, le sens de l'observation, l'imagination, la vérification. L'imagination n'est certes pas en cause, mais le fin limier a omis d'examiner les traces matérielles, il n'a pas lu toutes les lettres à conviction et a négligé de faire subir une contre-épreuve à ses déductions. En matière de génétique littéraire, il importe d'analyser à fond les avant-textes, d'accumuler contradictoirement tous les éléments textuels et paratextuels (correspondance, commentaires, articles, témoignages sur l'œuvre...), et de s'informer également des autres travaux sur la question.

L'hypothèse de Nathalie Mauriac Dyer s'appuie, évidemment, sur la dactylographie corrigée par l'auteur, et sur de

8. Voir surtout la dernière lettre à Henri Duvernois, datée du 28 ou 29 octobre 1922 par Philip Kolb (*Correspondance*, t. XXI).

9. Voir Jean Milly, « Retitrage, recyclage et autres visages d'Albertine », *BMP*, n° 41, 1991, pp. 147-156. Gaston Gallimard accuse réception de la dactylographie de *la Prisonnière* le 7 novembre.

10. Jacqueline Risset, « La recherche d'Albertine », *le Monde*, 10 juillet 1992, p. 24.

nombreuses données externes. Mais certaines de ses conclusions paraissent trop catégoriques. Le changement que Proust fait subir à son titre s'applique-t-il exclusivement à la toute dernière version? Pour elle, *la Fugitive* désignerait le manuscrit et la dactylographie de double, et *Albertine disparue* serait le titre du seul texte final de la dactylographie retrouvée. Mais on constate dans cette dernière des variations de l'écriture proustienne qui suggèrent des interventions à des dates différentes; ces données chronologiques ne pourraient-elles permettre une datation, au moins relative, du titre et des divers moments de l'élaboration? Autre question, soulevée par l'affirmation que la «dactylographie Mauriac» donne bien l'état définitif voulu par Proust: séparés par un hiatus de 250 pages ôtées, les deux chapitres restants sont thématiquement fort peu compatibles. Le deuxième, qui fait pourtant partie d'*Albertine disparue*, se voit privé de toute mention de la jeune fille, vivante ou morte, à l'exception de son dernier paragraphe, qui révèle qu'une lettre récemment reçue et signée «Albertine» venait en réalité de Gilberte. Mais l'arrivée de cette lettre à Venise fait justement partie des passages supprimés. N'y a-t-il pas lieu, dès lors, de regarder de plus près tant l'écriture *matérielle* que le contenu de ces deux chapitres si différents?

Les corrections de la main de Proust présentent à l'évidence plusieurs graphies très distinctes. L'examen, sur pièces¹¹, des principales traces manuscrites nous conduit aux remarques suivantes:

1° La première occurrence du titre, dans la marge supérieure du feuillet 527¹² («Ici commence Albertine disparue, suite du roman précédent la prisonnière.»), est écrite en surcharge, mais d'une main relativement assurée. Les 21 premières lignes ayant été biffées, Proust rédige un raccord («Ainsi ce que j'avais cru...»), de la même écriture, en haut de la marge gauche, et remplace une demi-page d'analyse psychologique par une formulation plus condensée, transition rapide vers le thème de la souffrance, dominant dans cette partie.

2° Sur la même page, une autre mention «ALBERTINE disparue chapitre I» est coincée tout en haut de la marge gauche au-dessus du raccord précédent. Elle est écrite d'une

11. Grâce à l'obligeance de Mme Claude Mauriac, propriétaire de la dactylographie authentique. Une photocopie en a été déposée au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

12. La pagination de la dactylographie est continue de *la Prisonnière* à *Albertine disparue*, d'où ce nombre élevé.

main extrêmement tremblante. Elle est donc postérieure au titre et au raccord, et indique une grande difficulté à écrire.

3° Sur le feuillet 648, les multiples inscriptions autographes de Proust (auxquelles se mêle une note de la main de Céleste Albaret) sont de la même écriture tremblée, et probablement du même moment que l'indication du chapitre I. On peut supposer les étapes chronologiques suivantes pour les interventions sur cette page :

a) le mot « Fin » (biffé) six lignes avant la dernière.

b) une délibération, qui a été ensuite biffée, en bas de la marge gauche, aboutit à la décision d'arrêter là le « premier chapitre ». L'inscription de Céleste, curieusement ponctuée : « Fin d'Albertine disparue, ou si M. Gallimard aime mieux avoir un volume plus long. Fin de la première partie d'Albertine disparue », peut se lire ainsi, étant donné que le « ou » supporte deux traits de biffure au lieu d'un pour tout le reste, et a donc dû être supprimé avant : « Fin d'Albertine disparue, si M. Gallimard aime mieux avoir un volume plus long¹³. Fin de la première partie d'Albertine disparue¹⁴ ». Au-dessus de ces deux phrases contradictoires, quelques mots autographes, biffés eux aussi : « NB. Décidément non. La Prisonnière fera un tout et Albertine /phrase inachevée/ » ; on peut présumer une suite comme « fera un autre tout », ou « un autre volume ». C'est ce revirement qui entraîne la seconde phrase de Céleste et l'indication d'une fin de première partie. Notons au passage que cette délibération sur une ou deux parties ne peut pas avoir eu lieu dans le cadre d'un extrait pour les *Œuvres libres*.

c) six lignes avant la dernière du texte : « fin du 1^{er} chapitre d'Albertine disparue », indication mal placée qui coupe une phrase, et reprise dans la marge inférieure, à sa juste place.

d) en haut de la marge gauche et dans la marge supérieure, en semi-encadré : « NB. Au bas de cette page finit le chapitre 1^{er} d'« Albertine disparue ». De 648 à 898 rien, j'ai tout ôté. Donc nous sautons de 648 au chapitre II d'Albertine disparue. Sautons sans transition au chapitre deux 898. » Plus bas dans la marge gauche se lit une phrase de texte sur les cris de Paris préparant une addition ou un transfert (ce thème, à peine ébauché à cet endroit, apparaissait un peu plus loin, dans les pages supprimées).

Celles de ces inscriptions qui sont autographes, et celles, plus loin, des folios 935 et 936 indiquant la fin du roman, sont

13. Ce qui supposerait un long volume comportant *la Prisonnière* et une *Albertine disparue* courte arrêtée ici.

14. Ce qui implique un autre découpage, avec une *Albertine disparue* en deux parties et donc un nouveau volume.

toutes de la même écriture très tremblée, et ont dû être portées sensiblement au même moment. C'est exactement cette même écriture qui apparaît sur un billet tremblé des derniers jours de Proust adressé à Céleste : « Vous voyez que mes quintes ont recommencé parce que je vous ai parlé. Barrez tout (sauf ce que nous avons laissé dans Albertine disparue — jusqu'à mon arrivée avec ma mère à Venise / parenthèse non refermée/ »¹⁵. Toutes ces opérations de découpage et de suppression paraissent donc simultanées entre elles, et *postérieures* à l'inscription du titre général. Ce dernier a vraisemblablement été donné à l'ensemble du texte de la dactylographie avant mutilation, et non à la seule partie restreinte publiée par Nathalie Mauriac et Étienne Wolff.

4° Aux feuillets 632 et 633, les interventions sur la mort d'Albertine au bord de la Vivonne et les réflexions que ses circonstances inspirent au héros sont d'une belle écriture régulière, la plus posée de tout le manuscrit, ce qui suggère qu'elles ont été faites *avant* les autres interventions.

5° D'une écriture plus hâtive, mais non tremblée, relève la visite chez la pâtissière de Versailles et les corrections éparses sur le lieu de refuge d'Albertine après son départ. Ces corrections sont donc postérieures à celles qui concernent la mort d'Albertine, et antérieures à celles que nous avons étudiées ci-dessus.

6° Le « chapitre II » se présente différemment. Il comporte, ce qui n'était pas le cas pour le premier chapitre, de nombreuses corrections, dues non à l'auteur, mais sans doute à la dactylographe, et tendant toutes à rectifier la copie conformément au texte de l'article « À Venise » de *Feuillets d'art*¹⁶. Ce type de corrections cesse juste avant le premier discours de Norpois. Ainsi, c'est bien le texte de « À Venise » qui a servi de base à cet épisode, et non celui des cahiers. Cette correction par la dactylo, très soignée, indique que cette partie a été relue séparément du reste, et probablement *avant* le reste de la dactylographie, qui a été à peine corrigé et comporte de nombreux blancs, fautes de lecture et incohérences.

7° Les deux longues additions faisant discourir Norpois sur la politique sont d'une écriture hâtive, mais assez régulière et non tremblée¹⁷. Rappelons qu'il s'agit de passages recopiés, ou presque, du cahier 59, cahier d'additions daté de 1922. D'où probablement la hâte, et aussi le fait que la copie de

15. Billet publié par Anne Borrel dans le *BMP*, n° 40, 1990, p. 101.

16. Voir par exemple le feuillet 902 cité en annexe.

17. Voir le feuillet 912 en annexe.

plusieurs pages (923, 925, 930-931) a été confiée (sous la dictée, car l'orthographe en est défectueuse) à Céleste.

De cette analyse graphique je tire une chronologie relative, distincte pour les deux chapitres :

Titre général et chapitre I :

1^{er} temps : les corrections sur le lieu de la mort d'Albertine.

2^e temps : la visite chez la pâtissière et les corrections incomplètes sur les lieux de refuge d'Albertine.

3^e temps : le titre général et les corrections portant sur les deux premières pages.

4^e temps : le découpage en chapitres et les suppressions.

Chapitre II :

1^{er} temps : les corrections de la dactylographe d'après « À Venise ».

2^e temps : les deux discours de Norpois.

3^e temps : les indications de découpage du chapitre, simultanées au quatrième temps du chapitre I.

Rappelons qu'au début de l'automne 1922, Proust est en discussion avec Jacques Rivière qui lui réclame des extraits pour la NRF. Il lui propose, peu avant le 21 octobre, de lui envoyer un « portrait de Norpois inédit », qui semble bien correspondre à celui qu'il écrit dans ses additions à l'épisode de Venise.

Rappelons aussi que, dans ses lettres, il envisage de regrouper *la Prisonnière* et *Albertine disparue* dans un même *Sodome et Gomorrhe III*, et cela peut-être dans un même volume, avec une partie longue et une partie brève.

Enfin, dans plusieurs lettres à Gallimard, il exprime à celui-ci sa confiance pour publier la fin de son œuvre d'après ses cahiers (qui « pourraient paraître tels quels, ou quasi »), en cas d'« événement fâcheux »¹⁸.

À la fin d'octobre 1922, la « dactylographie Mauriac », avant retouches et suppressions, devait se présenter comme suit : une dactylographie complète du manuscrit, avec des modifications récentes sur la mort et le refuge d'Albertine, et dont l'épisode de Venise, remplacé par le texte de *Feuillets d'art*, avait en outre subi des modifications et additions d'après le cahier 19. Cet épisode, ainsi remanié, pouvait éventuellement fournir l'extrait promis à Jacques Rivière pour la NRF. À cette époque encore, le début de la dactylographie comportait

18. Voir les lettres à Gaston Gallimard du 18 ou 19 mai 1919, de peu avant le 24 mars 1921, et du 30 octobre ou 1^{er} novembre 1922 (dans cette dernière : « Je crois en ce moment que le plus urgent serait de vous livrer tous mes livres. L'espèce d'acharnement que j'ai mis pour la Prisonnière [...] dans mon terrible état de ces jours-ci, a écarté de moi les tomes suivants »).

des modifications récentes sur la mort et le refuge d'Albertine. C'étaient les deux seules parties de la dactylographie qui se trouvaient à peu près mises au point.

La maladie s'étant brusquement aggravée au début de novembre, et Proust ayant consacré toutes ses forces jusqu'au 6 à la révision de *la Prisonnière*, il se tourne entre le 7 et le 17, veille de sa mort, vers le volume suivant. Il semble que, dans sa précipitation à faire imprimer cette suite, il ait voulu envoyer à l'éditeur *les deux seules parties qui se trouvaient alors corrigées*, qu'il en ait fait assez arbitrairement deux chapitres, y ajoutant quelques raccords, et qu'il ait fait supprimer tout le reste. Implicitement, il comptait sur Gallimard et ses collaborateurs pour suppléer à sa propre défaillance.

Ce rapide et important remaniement déstabilise toute la fin de *la Recherche*: que peut-on faire désormais de la plus grande partie supprimée (les enquêtes sur Albertine et son homosexualité), qui ne pouvait prendre place qu'avant l'épisode de Venise, puisque dans ce passage la jeune fille est déjà oubliée? À quoi rattacher le contenu des cahiers manuscrits faisant suite à *Albertine disparue*, puisque disparaît le début du retour du héros à Tansonville? Ces difficultés empêchent de pouvoir prendre la dernière dactylographie corrigée par Proust pour la version définitive voulue par lui: elle ne peut être dite « définitive » qu'en jouant sur les mots, parce qu'elle a été figée par la mort; elle n'est en réalité qu'une étape d'un processus interrompu.

À la série des hypothèses, j'ajouterai celle-ci, qui est compatible avec les données disponibles: Proust a envisagé un moment, comme nous l'ont montré ses indications marginales sur la dactylographie Mauriac, de réduire *Albertine disparue* au seul contenu du « 1^{er} chapitre », auquel les nouvelles circonstances de la mort d'Albertine fournissaient une possibilité de clôture en rendant inutile de présenter, au moins tout de suite, les longues recherches sur son passé. La coupure qui le termine n'est pas tout à fait arbitraire, et correspond à la fin d'un ensemble thématique: l'évocation des jours d'attente, des nuits de souffrance, l'arrivée prévue du prochain hiver et le souvenir des hivers et étés déjà passés (nous savons combien la récurrence des jours et des saisons forme un thème narratif majeur chez Proust). Ce chapitre correspond à 69 pages imprimées, ce qui, s'ajoutant aux 427 de *la Prisonnière*, donnerait 496 pages, dimension à la rigueur acceptable par l'éditeur: *Du côté de chez Swann*, la partie la plus longue, représente 478 pages¹⁹. Cette « cauda » de *Sodome et*

19. Dimensions d'après l'édition Flammarion, coll. «GF».

Gomorrhe III serait à comparer, en dimension, aux 35 pages de *Sodome et Gomorrhe I*. Après avoir ébauché cette présentation, d'une logique narrative satisfaisante, Proust y a renoncé et a fait le choix d'une *Albertine disparue* séparée.

Puisque le deuxième chapitre nous a paru pouvoir être destiné originellement à une publication en revue, probablement la *NRF*, peut-on supposer avec vraisemblance la même chose du premier chapitre ? Il ne le paraît pas : Proust a parlé littéralement, dans les annotations marginales que nous avons vues, de « roman » et de « volume ». Et il n'a pas changé le prénom d'Albertine, qu'il avait transformé en Gisèle dans l'extrait « La regarder dormir » publié dans la *NRF* du 1^{er} novembre 1922. Il faut donc en rester à la seule visée romanesque pour ce premier chapitre. Pour l'extension d'*Albertine disparue* au « deuxième chapitre », nous retrouvons les motifs d'opportunité éditoriale déjà évoqués, qui n'excluent pas que Proust ait envisagé la continuation, au-delà, de la série des *Sodome et Gomorrhe*. Cette hypothèse laisse néanmoins subsister une énigme non soluble actuellement : pourquoi Proust a-t-il choisi l'article « À Venise » de *Feuillets d'art*, très incomplet par rapport au manuscrit, comme base de sa dactylographie de cet épisode ?

Le problème de l'édition de cette partie de *la Recherche* et, par voie de conséquence, de sa suite, se pose maintenant de façon aiguë, puisqu'il n'existe plus de texte définitif. Ni la solution conservatrice jusqu'ici adoptée (c'est-à-dire la répétition de l'espèce de trucage opéré par Robert Proust), ni la limitation à l'édition Grasset de 1987 ne rendent compte de la situation réelle, à savoir l'existence d'un récit longuement rédigé dans le manuscrit « au net » et profondément remis en cause et tronqué sur dactylographie, remaniement interrompu par la mort. C'est pourquoi j'ai publié en 1992, aux Éditions Honoré Champion, une édition « intégrale » d'*Albertine disparue*, qui expose toutes les données du problème et reproduit tout ce que nous possédons d'authentique²⁰, c'est-à-dire :

— le texte suivi du roman, fondé sur 1) le manuscrit « au net » des cahiers (sauf pour le dîner Villeparisis-Norpois à Venise) ; 2) les additions intervenues dans *Feuillets d'art* en 1919, et 3) la « dactylographie Mauriac » ; les modifications tardives sont ainsi mises à leur place dans l'ordre du récit. Le résultat ne cache pas ce qu'il est, c'est-à-dire une reconstitution, et il laisse apparaître les traces de l'inachèvement. Tel

20. À l'exception des ébauches antérieures à la rédaction suivie, dont seules les notes fournissent des fragments.

quel, il permet une lecture suivie, ce qui était tout de même l'intention majeure de Proust, et englobe tout ce que, à un moment ou à un autre, il a réellement mis dans l'œuvre en cours. Les parties supprimées en 1922 (et parfois déjà dans *Feuillets d'art*) sont faciles à reconnaître : elles sont encadrées de crochets et accompagnées dans la marge gauche d'un trait vertical. Quant aux additions tardives, elles sont encadrées de grands guillemets. À la lecture cursive peut donc se superposer une lecture génétique, par couches chronologiques.

— en annexe, des fragments abandonnés du manuscrit (le dîner Villeparisis des cahiers), et l'article « À Venise » de *Feuillets d'art*.

S'ajoutent au texte des instruments de travail : une introduction retraçant son histoire et celle de sa reconstitution récente, des notes, un dossier de l'accueil de la critique, une bibliographie.

Cette édition préserve la plus grande lisibilité possible et, à l'exception de ce qui touche au lieu de la fuite et de la mort d'Albertine, la cohérence d'ensemble. Elle permet de passer sans difficulté au texte que nous connaissons comme *le Temps retrouvé*, que l'on pourrait désormais, pour tenir compte de l'inachèvement de l'œuvre, appeler « Cahiers pour *le Temps retrouvé* » ou, sans doute plus justement, « Cahiers pour la fin de *Sodome et Gomorrhe* et *le Temps retrouvé* », intitulés toutefois lourds de déception pour les fidèles des anciennes éditions.

La masse des fragments manuscrits dispersés peut encore fournir de quoi relancer la recherche. Nathalie Mauriac Dyer vient de déchiffrer et d'étudier les griffonnages que voici, tracés par Proust sur un dos d'enveloppe la nuit, semble-t-il, précédant sa mort et considérés jusqu'à maintenant comme illisibles ²¹ :

Ces rayonnants matins où nous voyons dans l'aurore, un distributeur du soleil. M. de Guermantes ne l'avait même pas lu / ce mot biffé/ vu²². Est-/ce/ que vous ne vous trompez pas de jour. Cependant que la personne qui avait l'air de vouloir me /ce mot biffé/ prouver qu'elle était une autre /ces deux mots biffés/ était elle et était une autre (S. de Forcheville Mlle Swann) Me de Marsantes mena si rondement les choses que Robert fut longtemps trompé crut longtemps avoir épousé Mlle de Forcheville et le vieux qui entretenait la mère depuis tant d'années ne trouvait pas qui pouvait être cette famille. Les mensonges de la « noce régulière ». Et pourtant ils étaient à ils habitaient à Tansonville.

21. Marcel Proust, « Sur une enveloppe souillée de tisane », fragment présenté par Nathalie Mauriac Dyer, *BMP*, n° 42, 1992, pp. 19-28.

22. Souligné par Proust.

Nous pouvons reconnaître là des linéaments thématiques reprenant des passages supprimés d'*Albertine disparue* : l'incompréhension par le duc de Guermantes de l'article dans *le Figaro*, le changement d'identité de Gilberte Swann, le mariage étonnant de Saint-Loup, la méconnaissance par les gens de Combray des véritables liens de parenté. Proust songeait donc à les réutiliser dans une suite, probablement un *Sodome IV*. Mais beaucoup d'autres éléments abandonnés ne sont pas mentionnés ici. Devaient-ils entrer dans une autre suite encore ? Y aurait-on vu aussi des épisodes comme Paris pendant la guerre, figurant dans les derniers cahiers, mais bien distincts du projet du *Temps retrouvé* ? On en est réduit aux supputations, à partir d'intentions de l'auteur formulées de façon incomplète et parfois contradictoire.

Nathalie Mauriac Dyer franchit un nouveau pas éditorial en publiant, intégré dans une nouvelle édition complète de la *Recherche* au Livre de Poche classique²³, un *Sodome et Gomorrhe III* en un seul volume, composé de *la Prisonnière* et de *l'Albertine disparue* sous sa forme réduite déjà parue chez Grasset. Ce que cette initiative a de nouveau et d'intéressant est malheureusement occulté par l'éditeur commercial, qui ne reproduit sur la couverture que les titres des deux parties : « *La Prisonnière*, suivi de *Albertine disparue* ». Il faut aller jusqu'à la page de titre pour lire :

SODOME ET GOMORRHE III
La Prisonnière
 suivi de
Albertine disparue
 (dernière version revue par l'auteur)

Elle fait suivre cet ouvrage de *la Fugitive*, d'après les cahiers de manuscrit « au net », c'est-à-dire dans la version antérieure à la révision de la dactylographie Mauriac.

Ce choix apparaît tout à fait heureux pour *Sodome et Gomorrhe III*, titre d'ensemble qui avait été escamoté par la NRF dans ses éditions successives. On sera de même facilement d'accord pour percevoir, grâce au déchiffrement des derniers griffonnages de l'enveloppe souillée de tisane, l'amorce d'un canevas partiel pour une suite de *Sodome et Gomorrhe III* qui n'est pas *le Temps retrouvé*.

Mais l'éditrice redevient trop catégorique, dans ses introductions, en refusant de considérer la « dactylographie Mau-

23. Parus en 1992 : *Du côté de chez Swann, À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. En 1993 : *le Côté de Guermantes, Sodome et Gomorrhe I, II et III, le Temps retrouvé*.

riac » comme un avant-texte. C'est, pour elle, un manuscrit définitif tout prêt pour l'impression, moyennant quelques corrections de détail. Il n'est pas possible de la suivre sur cette voie : il n'existe ni bon à tirer ni document incontestable qui puisse en être considéré comme l'équivalent. Les incohérences restent nombreuses, par exemple sur le refuge d'Albertine après sa fuite, et entre la suppression du télégramme semblant annoncer qu'Albertine n'est pas morte, et la lettre, maintenue, de Gilberte éclaircissant cette énigme. Les deux « chapitres », brutalement accolés l'un à l'autre, ne semblent plus permettre la réutilisation de quelque deux cents pages sur l'oubli, phénomène pourtant éminemment proustien. Rien n'explique le choix final de Proust, dans le chapitre deuxième, pour l'article de *Feuillets d'art* plutôt que pour l'épisode bien plus développé des cahiers : on ne peut que constater avec perplexité la disparition des allusions à Albertine et de passages aussi riches au point de vue thématique que la recherche à Venise d'amours de substitution, la scène du baptistère de Saint-Marc avec la mère, ou la visite aux tableaux de Carpaccio. Tout cela empêche de tenir pour un état achevé, ou presque, cette dactylographie, même s'il est vrai qu'on y retrouve, comme le remarque Nathalie Mauriac Dyer, les grands thèmes du triomphe de l'homosexualité et du rapprochement des deux « côtés » : les grands écrivains font-ils autre chose, selon Proust lui-même, que des variations sur un même fond ? À d'autres endroits, elle parle avec plus de nuances de « l'avancée ultime du travail de Proust », de « l'instantané de son dernier état », et de « l'interruption des remaniements » due à la mort.

La publication, à la suite, de *la Fugitive* des cahiers (l'éditrice continue de leur attribuer de sa propre autorité ce titre auquel Proust avait finalement renoncé) se justifie par l'intention de ne pas laisser perdre les matériaux qu'on a éliminés du volume précédent comme non pertinents. Cette récupération entraîne un retour en arrière du récit qui n'apporte pas au lecteur, comme le faisait par exemple « Un amour de Swann », l'intérêt de la nouveauté, mais produit un chevauchement partiel et risque d'engendrer des erreurs chronologiques. Nathalie Mauriac Dyer se prend elle-même au piège quand elle écrit que « le ton du journal intime, déjà perceptible dans le premier chapitre d'*Albertine disparue*, s'accroît dans cette suite de cahiers » : « [les cahiers manuscrits, qui pourtant sont antérieurs] ».

Par ailleurs, la solution qu'elle adopte est exclusive à ses yeux : il n'existe pas d'autre terme, pour elle, entre l'« artefact » produit par Robert Proust et devenu le « canon » de toutes les éditions ultérieures, et le texte, seul pleinement

authentique, qu'elle a publié et auquel Marcel Proust aurait donné sa caution. Elle n'envisage pas que le titre d'*Albertine disparue* ait pu, comme nous l'avons vu, désigner l'ensemble de la dactylographie *avant* les suppressions, ni que les dernières interventions de l'écrivain aient pu être dues à la précipitation autant qu'à son dessein de reconstruction. Citons quelques-unes de ses affirmations : « Marcel Proust ne nous a légué qu'une seule *Albertine disparue* : c'est le texte qu'il a ainsi défini et intitulé à l'automne 1922, etc. » ; « Le titre d'*Albertine disparue* doit, dorénavant, être réservé au seul texte auquel Marcel Proust l'a appliqué, à savoir celui ainsi défini sur la dactylographie qu'il a corrigée de sa main en 1922, et qui fut retrouvé en 1986 » ; « le titre transitoire de *la Fugitive* peut être appliqué au texte, transitoire lui aussi, qui a précédé *Albertine disparue*. Nous intitulerons donc ainsi dans la présente collection la version des cahiers XII à XV... » Ce manichéisme est dû à l'accent mis uniquement sur l'opposition « artefact éditorial » (affecté d'une valeur négative) *versus* « texte authentique » (paré de toutes les vertus), qui se calque sur celle du faux et du vrai et sur celle de l'artifice et de la nature. Or, tout est artifice en littérature. C'est la notion de *montage* qui devrait être retenue, car elle permet de dépasser ce dualisme simpliste. Chacun sait l'usage permanent que Proust faisait de la technique de construction-déconstruction-reconstruction. Par rapport au texte des cahiers XII à XV et à sa dactylographie non corrigée, Proust procède à un démontage et remontage qui aboutit à la dactylographie corrigée, dont l'existence à son tour démonte toute la fin de *la Recherche* (qu'il n'aura pas le temps de remonter). S'ensuivent d'autres montages : celui de Robert Proust, pour dissimuler l'inachèvement de l'œuvre ; le mien pour présenter *Albertine disparue* sous sa forme de chantier interrompu, mais dans sa continuité narrative et chronologique ; celui de Nathalie Mauriac Dyer, qui rétablit à très juste titre la construction et le dernier état connaissable de *Sodome et Gomorrhe III*, mais le fait suivre de ce qui le précède dans la genèse : après avoir revendiqué l'exclusivité du texte définitif pour la dactylographie corrigée par l'auteur, elle en revient à celui des cahiers, en s'obligeant à une certaine palinodie, narrative et logique.

Son initiative est, de toute façon, intéressante, et même nécessaire pour débloquer la tradition éditoriale proustienne. Elle relève d'une lecture à la fois précise et imaginative, et donc stimulante, des documents, elle s'appuie sur une vision « interne » de la fin de l'œuvre : entendons par là qu'elle tire cette vision des projets connus de l'écrivain et de la cohérence de sa thématique. Mais elle projette son interprétation sur l'œuvre inachevée. On peut préférer une position éditoriale

plus prudente, plus «textualiste», qui extrapole moins, qui laisse les pierres en place et ne reconstruit pas l'édifice. J'opterais, en ce qui me concerne, pour un *Sodome III* composé de la *Prisonnière* et de l'édition «intégrale» d'*Albertine disparue*, telle qu'elle a paru chez Champion. Cette dernière reconstitution, entourée des précautions indispensables, présenterait franchement un chantier comme un chantier, au lieu de le terminer à la place de l'auteur. C'est, toutes proportions gardées, la même différence qu'entre préserver et analyser un site archéologique, et en effectuer la restauration, si fidèle et intelligente soit-elle. Cette édition montrerait mieux, en outre, la «progressivité» de l'inachèvement à la fin de *la Recherche*; on aurait successivement : 1) *la Prisonnière*, achevée mais mal mise au point, envoyée à l'éditeur mais susceptible d'être révisée sur épreuves; 2) *Albertine disparue*, mise en pièces (on en présenterait les morceaux) et en cours de reconstitution, mais non envoyée à l'éditeur, rompant en son dernier état la continuité narrative; et 3) les cahiers XV à XX, comportant le mot «fin» valable pour cette rédaction suivie, mais dépourvus de titres, truffés d'additions plus ou moins bien intégrées, non dactylographiés ni même mis au point.

La discussion n'est pas close, et de nouveaux documents peuvent apporter d'autres éclairages. En tout cas, tous les auteurs d'éditions complètes vont être conduits à prendre position sur cette fin. Car il n'y a plus désormais une fin unique de *la Recherche*, mais plusieurs possibles. L'honnêteté commandera certes toujours de ne faire dire à l'écrivain que ce qu'il a authentiquement écrit. Mais, ayant proclamé par l'intermédiaire de son héros que les lecteurs de son futur livre seraient les «propres lecteurs d'eux-mêmes», il est loin de décourager les interprétations individuelles. Nous avons retrouvé dans notre débat le dialogue de toujours entre la lettre et l'esprit. Ce qui est plus particulier à Proust, c'est que dans la partie de son œuvre restée inachevée, il laisse apparaître, manifestée avec le plus d'ampleur, la forme de composition qui lui est typique et qui consiste à avoir prévu dès le début la fin de son roman, tout en faisant évoluer sans cesse et parfois très loin du projet initial le texte intermédiaire, au gré de reconstructions structurelles, de circonstances personnelles et éditoriales. Ainsi, parti à la recherche du temps perdu et ayant, dès le départ, les yeux fixés sur le temps retrouvé, il ne cessait cependant d'arpenter en tous sens, comme s'il voulait les explorer à fond, ou comme s'il ne pouvait s'en échapper, les plaines de Sodome et de Gomorrhe.

BIBLIOGRAPHIE (ordre chronologique)

- PROUST, Marcel, *Albertine disparue*, manuscrit « au net », Bibliothèque nationale, Département des manuscrits, Cahiers XII à XV, cote Naf 16719 à 16722.
- PROUST, Marcel, *Albertine disparue*, dactylographie des premiers éditeurs, *Ibid.*, deux volumes, cote Naf 16748 et 18749.
- PROUST, Marcel, « À Venise », *Feuillets d'art*, n° 4, achevé d'imprimer le 15 décembre 1919, pp. 1-12.
- PROUST, Marcel, *la Fugitive (Albertine disparue)*. Édition établie par Jean Milly, Flammarion, collection « GF », 1986.
- PROUST, Marcel, *Albertine disparue*, dactylographie corrigée par Proust, collection particulière de Mme Marie-Claude Mauriac, copie microfilmée à la Bibliothèque nationale, cote MF 3673.
- PROUST, Marcel, *Albertine disparue*. Édition originale de la dernière version revue par l'auteur, établie par Nathalie Mauriac et Étienne Wolff, Grasset, 1987.
- ROBERT, Pierre-Edmond, « L'édition des posthumes de À la recherche du temps perdu », *Bulletin de la Société des amis de Marcel Proust*, n° 38, 1988, pp. 95-101.
- PROUST, Marcel, *Albertine disparue*. Texte présenté, établi et annoté par Anne Chevalier, dans *À la recherche du temps perdu*, t. IV, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1989.
- MILLY, Jean, « La Fugitive disparue ? », *Bulletin Marcel Proust (BMP)*, n° 39, 1989, pp. 45-52.
- PROUST, Marcel, « Trois billets à Céleste Albaret ». Présentés par Anne Borrel, *BMP*, n° 40, 1990, pp. 7-8 et 101.
- NAKANO, Chizu, « Le destin en éclipse de l'avant-dernier volume d'À la recherche du temps perdu », *Ibid.*, pp. 108-116.
- MAURIAC DYER, Nathalie, « Les mirages du double. *Albertine disparue* selon la Pléiade (1989) », *Ibid.*, pp. 117-153.
- MAURIAC DYER, Nathalie, « Une lettre de Gaston Gallimard à Robert Proust (1931) », *BMP*, n° 41, 1991, pp. 24-27.
- MAURIAC DYER, Nathalie, « Le cycle de *Sodome et Gomorrhe* : remarques sur la tomaisson d'À la recherche du temps perdu », *Ibid.*, pp. 133-146.
- MILLY, Jean, « Retitrage, recyclage et autres visages d'*Albertine disparue* », *Ibid.*, pp. 147-156.
- MILLY, Jean, « La guerre des Proust », interview par *Libération*, 2 mai 1991, p. 20.
- TOKUDA, Haruiko, « Autour d'Albertine disparue », *Études de sciences humaines*, Université Waseda, Tokyo, n° 90, 1991, pp. 181-194.
- MACCHIA, Giovanni, « Proust : eccovi il romanzo d'Albertine », *Corriere della sera*, Milan, 13 octobre 1991, p. 5.

- MACCHIA, Giovanni, «Come perdere e trovare un testo di Proust», *Ibid.*, 14 octobre 1991, p. 5.
- MILLY, Jean, «*Albertine disparue*: la vie posthume d'un texte littéraire», *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2, 1992, pp. 254-269.
- PROUST, Marcel, *Albertine disparue*. Édition intégrale, établie et présentée par Jean Milly, Honoré Champion, 1992.
- RISSET, Jacqueline, «La recherche d'Albertine», *le Monde*, 10 juillet 1992, p. 24.
- MACCHIA, Giovanni, «Le roman d'Albertine», *Marcel Proust I*, Lettres modernes, 1992, pp. 127-141.
- ROBERT, Pierre-Edmond, «L'édition des posthumes de À la recherche du temps perdu (suite)», *Ibid.*, p. 143-149.
- PROUST, Marcel, «Sur une enveloppe souillée de tisane», fragment présenté par Nathalie Mauriac Dyer, *BMP* n° 42, 1992, pp. 19-28.
- Littérature*, «Proust, éditions et lectures», n° 88, décembre 1992 (articles de Brigitte Mahuzier, Elyane Dezon-Jones, Antoine Compagnon, Nathalie Mauriac Dyer et Inge Wimmers).
- PROUST, Marcel, *Albertine disparue*. Nouvelle édition revue, Gallimard, «Folio», 1992.
- MACCHIA, Giovanni, *L'Ange de la nuit. Sur Proust*, Paris, Gallimard, 1993.
- MILLY, Jean, «Proust et les anges», *Libération*, 4 mars 1993, p. 23. Repris dans le *BMP* n° 43, 1993, p. 138-141.
- MILLY, Jean, «Passions proustiennes», *le Monde*, 21 mai 1993.
- PROUST, Marcel, *la Prisonnière*, suivi de *Albertine disparue*. Texte établi, présenté et annoté par Nathalie Mauriac Dyer, le Livre de Poche, 1993.
- PROUST, Marcel, *Correspondance*. Texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, t. XXI (1922 et Index général), Plon, 1993.
- PROUST, Marcel, *la Fugitive*. Texte établi, présenté et annoté par Nathalie Mauriac Dyer, le Livre de Poche, 1993.
- PROUST, Marcel, *le Temps retrouvé*. Texte établi, présenté et annoté par Eugène Nicole, le Livre de Poche, 1993.
- PROUST, Marcel, *Alla ricerca del tempo perduto*, vol. 4, *Albertine scomparsa*. Traduction de Giovanni Raboni, notes par Alberto Beretta Angnissola, Milano, Arnoldo Mondadori, 1993.

DOCUMENTS

Les documents paginés 527, 633, 648 ont été reproduits dans l'*Albertine disparue* de Grasset. Les feuillets 632, 902 et 912 sont publiés ici avec l'aimable autorisation de Mme Claude Mauriac. Le dernier document est reproduit dans le *Bulletin Marcel Proust*, n° 40, 1990.

ALBERTINE
 un dylogue d'après
 n. h. c'tre vich pour
 is ut. simplement toute
 ma vie ! Comme
 on se s'ignore

48 / Ci Commence All chme
 Disparue, suite du roman précédent 527.
 la prisonnière.

~~est partie" ! Comme la souffrance va plus
 loin en psychologie que la psychologie ! Il
 y a un instant, entraîné de m'analyser, j'avais
 cru que cette séparation sans s'être revus,
 était justement ce que je désirais, et
 comparant la médiocrité des plaisirs que me
 donnait Albertine à la richesse des désirs
 qu'elle me privait de réaliser et auxquels
 la certitude de sa présence chez moi, prés-
 sion de mon atmosphère morale, avait permis
 d'occuper le premier plan dans mon ~~âme~~, mais
 qui à la première nouvelle qu'Albertine était
 partie ne pouvaient même plus entrer en
 concurrence avec elle, car ils s'étaient
 aussitôt évanouis. Je m'étais trouvé subtil,
 j'avais conclu que je ne voulais plus la voir,
 que je ne l'aimais plus. Mais ces mots:
 "Mlle Albertine est partie" venaient de
 traduire dans mon cœur une souffrance
 telle que je sentais que je ne pourrais pas
 résister plus longtemps, il fallait la
 faire cesser ^{ma souffrance} immédiatement; tendre pour moi-
 même comme ma mère pour ma grand'mère
 mourante, je me disais, avec cette même
 bonne volonté qu'on a de ne pas laisser
 souffrir ce qu'on aime: "Aie une seconde de
 patience, on va te trouver un remède, sois
 tranquille, on ne va pas te laisser souffrir
 comme cela". Et devinant confusément que
 si tout à l'heure quand je n'avais pas
 encore songé le départ d'Albertine avait
 pu me paraître ~~indifférent~~, même désirable,~~

droit de reproduction réservé

Cat... 11

14

75

délivré de rien. Je laissai toute fierté vis à vis d'Albertine, je lui envoyai un télégramme désespéré lui demandant de revenir à n'importe quelles conditions, qu'elle ferait tout ce qu'elle voudrait, que je demandais seulement à l'embrasser une minute trois fois par semaine avant qu'elle se couche. Et elle eut dit une fois seulement que j'eusse accepté une fois. Elle ne revint jamais. Mon télégramme venait de partir que j'en reçus un. Il était de Mme Bontemps. Le monde n'est pas créé une fois pour toutes par chacun de nous.. Il s'y ajoute au cours de la vie des choses que nous ne soupçonnions pas. Ah! ce ne fut pas la suppression de la souffrance que produisirent en moi les deux premières lignes du télégramme: "Mon pauvre ami, notre petite Albertine n'est plu, pardonnez-moi de vous dire cette chose affreuse, vous qui l'aimiez tant. Elle a été jetée par son cheval contre un arbre) pendant une promenade. Tous nos efforts n'ont pu la ranimer. Que ne suis-je morte à sa place". Non, pas la suppression de la souffrance, mais une souffrance inconnue, celle d'apprendre qu'elle ne reviendrait pas. Mais ne m'étais-je pas dit plusieurs fois qu'elle ne reviendrait peut-être pas? Je me l'étais dit en effet, mais je m'apercevais maintenant que pas un instant je ne l'avais cru. Comme j'avais besoin de sa présence, de ses baisers pour supporter le mal que

d'après de la correspondance

au bord de la
Vivonne

qu'elle ferait
au bord de la
Vivonne

76

Le... Hll

W B. Au bas de cette page

d'Albertine du chapitre De 648 à 898 rien
 a été écrit de la suite. Sans transition a chapitre 898.
 115
 Albertine 115

subir tant d'évolutions avant de devenir
 celui si différent des derniers temps, que
 cette année finale où avait commencé de
 changer et où s'était terminée la destinée

Je sentais
 le 30
 fleuve
 du 30
 cherie!
 les ans
 du monde
 tout nos
 avions
 les orges
 nouvelles

d'Albertine, m'apparaissait remplie, diverse,
 vaste, comme un siècle. Puis ce serait le
 souvenir de jours plus tardifs, mais dans
 des années antérieures; les dimanches de
 mauvais temps, ou pourtant tout le monde
 était sorti, dans le vide de l'après-midi
 ou le bruit du vent et de la pluie m'eus-
 sent invité jadis à rester à faire le
 "philosophe sous les toits" avec quelle
 anxiété je verrais approcher l'heure ou Al-
 bertine, si peu attendue, était venue me
 voir, m'avait caressé pour la première fois,
 s'interrompant pour Françoise, ^{qui} avait apporté
 la lampe, en ce temps deux fois mort où c'
 était Albertine qui était curieuse de moi,
 où ma tendresse pour elle pouvait légitime-
 ment avoir tant d'espérance. Même à une
 saison plus avancée, en ce soir glorieux
 ou les offices, les pensionnats, entr'ouverts
 comme des chapelles, baignés d'une pous-
 sière dorée, laissent la rue de se rouvrir
 de ces deux écoules. Fin du 1^{er} chapitre
 Albertine disparue
 causant non loin de nous avec leurs pareil-
 les nous donnent la fièvre de pénétrer dans
 leur existence mythologique, ne me
 rappelaient plus que la tendresse d'Albertine
 qui à côté de moi n'était un empêchement à
 m'approcher d'elles.

W B
 94

H. F.
 de la personne face
 au bas d'Albertine

d'Albertine
 disparue
 si la balustrade
 a une si
 au sein
 plus long
 de la prison
 active d'Albertine
 infamie.

Fin du 1^{er} chapitre d'Albertine
 disparue.

81 quand j'avais à peine dépassé St-Georges le
 Majeur, j'apercevais cette ogive qui m'avait
 vu, et l'élan de ses arcs brisés, ajoutait à
 son sourire de bienvenue, la distinction d'
 un regard plus élevé, ~~et~~ presque incompris.
 Et parce que derrière ces balustrades de
 marbre de diverses couleurs, l'amar ~~se~~ lisait
 en m'attendant, le visage pris dans une
 voilette ~~de~~ tulle, d'un blanc aussi déchirant
 42 que celui de ses cheveux, pour moi qui
 sentais que ma mère l'avait, en cachant ses
 larmes, ajoutée à son chapeau de paille un peu
 pour avoir l'air "habillée" devant les gens
 de l'hôtel, ~~mais~~ pour me paraître moins en
 deuil, moins triste, presque consolée de la
 mort de ma grand'mère;
 parce que, ne m'ayant pas reconnu tout de
 suite, dès que de la gondole je l'appelais,
 elle envoyait vers moi, du fond de son cœur,
 son amour qui ne s'arrêtait ^{qu'} là où il n'y
 avait plus de matière pour le soutenir - à
 la surface de son regard passionné qu'elle
 faisait aussi proche de moi que possible,
 qu'elle cherchait à exhausser, à l'avancée
 de ses lèvres, en un sourire qui semblait
 m'embrasser, dans le cadre et sous le dais
 du sourire plus discret de l'ogive illuminée
 par le soleil de midi : à cause de cela,
 cette fenêtre a pris dans ma mémoire la
 douceur des choses qui eurent en même temps /

droits de reproduction réservés

~~La retraite, ce par les sanglants~~
~~en luy qu'il lanceit contre eux, il se~~
~~croyait fait de remplacer~~

Son grand âge avait effailli la santé
 de se voir, puis domé a revanche à
 son langage jadis si plein de
 réserves, une véritable intempérance
 Tel de fellat - il se chercher la
 cause dans le fait véhémente et
~~le fougue que des ambitions qu'il se'~~
 ses ambitions qu'il se lat ne plus
 avoir grand temps pour réaliser, et le
 remplacement d'abat plus de véhémence
 et de fougue, peut'etre dans le fait que
 l'avis à l'écart d'une politique où il
 faillit se retirer il croyait avec la
 naïveté de ce qu'on désire faire
 mettre à la retraite par les sanglants critiques
 qu'il dirigeait contre eux, il se croyait
 fait de remplacer. Ainsi voit-on ses
 politiciens connus que le Cabinet doit être
 fait pas par suite n'en a pas pour trois jours. Il
 avait d'ailleurs essayé de croire que M. de
 Morprie avait fendu chemin à la haute
 du langage diplomatique. Dès qu'il eut
 traité les grandes affaires il se relevait et se
 relevait l'homme que, pour ainsi dire, les
 notes de l'histoire il s'aperçoit de l'absence

droits de reproduction réservés

Vous voyez que mes inquiétudes ont
 recommencé parce que je n'ai pu parler
 Barry tout [suff] ce que nous avions
 aussi dans Albanie disparu — Je n'ai
 mon souvenir avec me même à
 Venise.

Figure 2 : cliché F.X. BOUCHART.